

GUNNAR STAALESEN

LA FEMME
DANS LE FRIGO



Gaia
polar

VARG VEUM

LA FEMME DANS LE FRIGO

GUNNAR STAALESEN

Traduit du norvégien par Elisabeth Tangen

Les couches de poussière s'accroissent sur le bureau de Varg Veum. Les affaires ne sont pas au beau fixe.

Heureusement, il est soudain contacté par M^{me} Samuelsen pour retrouver son fils, Arne. Celui-ci travaille sur une plate-forme pétrolière au large de Stavanger. D'habitude, lorsqu'il rentre à terre, il donne toujours signe de vie. Cette fois, non. Varg part enquêter à Stavanger. Une mission de routine a priori. Veum infiltre le milieu du proxénétisme et des affaires. Les choses se gâtent le jour où en fouillant l'appartement déserté par Arne, il ouvre la porte du frigo.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Quand il crée le personnage de Varg Veum, le succès est immédiat. La série s'est déjà vendue à plus d'un million et demi d'exemplaires en Norvège.

Gunnar Staalesen est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes (Gaïa, 2007).

La femme dans le frigo est le quatrième opus consacré à Varg Veum.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

La femme dans le frigo

du même auteur
chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (Gaïa polar, 2001)
Pour le meilleur et pour le pire (Gaïa polar, 2002)
La Belle dormit cent ans (Gaïa polar, 2002)
La nuit, tous les loups sont gris (Gaïa polar, 2005)
Anges déchus (Gaïa polar, 2005)
Fleurs amères (Gaïa polar, 2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (Gaïa polar, 2009)
L'écriture sur le mur (Gaïa polar, 2011)
Comme dans un miroir (Gaïa polar, 2012)
Face à face (Gaïa polar, 2013)
Le garçon qui criait au loup (Gaïa polar, 2014)

dans une autre collection

Le roman de Bergen

1900 L'aube – tome 1 (2007)
1900 L'aube – tome 2 (2007)
1950 Le zénith – tome 1 (2007)
1950 Le zénith – tome 2 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 1 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi
disponibles en collection Folio Policier.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo,
et numérisé avec le soutien du Centre National du Livre, Paris.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Gunnar Staalesen

La femme dans le frigo

traduit du norvégien par Elisabeth Tangen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Kvinnen i kjøleskapet

Illustration de couverture :
© Julien Chabot, 2014

© Gyldendal Norsk Forlag AS 1981
© Gaïa Éditions, 2003, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-345-5

La petite maison de bois se trouvait à mi-hauteur dans Dragefjellstrappen, qui monte comme une petite rue parisienne vers le sommet de Dragefjellet. Un panonceau indiquait le nom que je recherchais : Samuelsen.

C'était une journée froide et dépouillée de début novembre. Je sonnai et attendis sur le seuil. Elle m'avait dit avoir des difficultés à marcher, et qu'il lui faudrait sûrement un peu de temps pour venir m'ouvrir.

Une odeur douceâtre de vieux bois et de première fumée de cheminée baignait l'étroite ruelle. L'âpre fumée rousse flottait au-dessus des toits, et, plus haut, le long des coteaux de la ville, les premières gelées s'épandaient comme des plaques de brume.

La femme qui m'ouvrit avait une petite soixantaine. Ses cheveux étaient blancs à la racine, mordorés vers les pointes. Ils étaient coupés court, au carré, les angles bien nets. Son visage était sillonné de rides. Sa bouche était petite et pincée, et son menton pointait vers l'avant comme un petit tremplin. Sa mâchoire avait quelque chose de déterminé et d'énergique.

Les yeux avaient moins d'assurance. Ils étaient bleu clair, et un réseau de veinules rouges s'étendait autour des iris. Elle me regarda avec suspicion en plissant les yeux, sans tendre la tête en avant, après avoir à peine entrouvert la porte.

Je lui fis un sourire rassurant :

« C'est Veum, madame.

– Veum ? fit-elle, comme si c'était la première fois qu'elle entendait ce nom. Avez-vous une pièce d'identité ? »

Je lui montrai mon permis de conduire, et elle regarda avec beaucoup d'attention la petite photo qui était dessus.

« C'est vraiment vous, ça ?

– Il y a quelques années.

– Votre visage est davantage marqué à présent, dit-elle en levant les yeux. Entrez. »

Elle fit lentement un pas sur le côté et ouvrit grand la porte.

Je pénétrai dans une entrée sombre. Sur la droite, un escalier

étroit conduisait au premier étage où il ne devait pas y avoir beaucoup plus de place que pour deux ou trois pièces. La porte que j'avais devant moi était fermée ; celle de gauche entrebâillée. La femme tenait une canne à la main, sur laquelle elle s'appuyait généreusement en marchant, l'une de ses jambes étant presque totalement inerte. Elle entra devant moi dans la pièce de gauche et m'invita à la suivre.

Nous pénétrâmes dans un petit salon. Il y avait un vieux canapé usé le long d'un des murs. Un drap, un édredon et un plaid étaient roulés à une extrémité du canapé. Dans le coin opposé gisait un coussin sur lequel étaient brodés l'Arc de Triomphe et le texte « la belle France ». Une table basse à deux plateaux occupait l'espace devant le canapé. Une pile de quotidiens et de revues était rangée sur l'étagère du dessous. Sur le plateau étaient posés une tasse à moitié pleine de café, une petite assiette qui contenait encore quelques miettes de pain, une enveloppe ouverte d'où dépassait le coin d'une lettre, un petit bougeoir avec une bougie presque totalement consumée, un paquet de cigarettes norvégiennes bon marché, et une boîte d'allumettes. La soucoupe avait fait office de cendrier.

Au fond de la pièce, une porte entrouverte menait à la cuisine. Un poêle noir se trouvait contre le mur, à côté de la porte. Le bois sec crépitait dedans, et la température dans la pièce avoisinait celle d'un sauna.

Deux fauteuils au tissu usé étaient placés devant la table basse, et elle me fit signe de m'asseoir dans l'un d'eux avant de clopiner vers le canapé.

Lorsqu'elle s'y fut installée, elle eut un petit hochement de la tête en direction du mur derrière moi :

« C'est ma fille. »

Je me tournai dans mon fauteuil, vers un secrétaire que surplombait une simple étagère. Il n'y avait aucun livre dessus, hormis un annuaire téléphonique. Le téléphone se trouvait en dessous, sur le secrétaire. À sa gauche, j'aperçus la photo d'une jeune femme. Celle-ci ne faisait que vaguement penser à sa mère, mais elle avait le même menton volontaire. Ses sourcils étaient étroits, son nez long. Elle nous regardait avec gravité depuis le secrétaire qui en devenait presque solennel : comme une icône sur un autel.

« Mais c'est d'Arne qu'il s'agit, fit madame Samuelsen derrière moi. Mon fils. »

Je me tournai à nouveau vers elle, et la regardai poliment.

Elle se mordit les lèvres et cligna des yeux. Sa voix tremblait légèrement lorsqu'elle prit la parole.

« Je... je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis... des semaines.

– Et ?... Ce n'est pas son genre ?

– Non. » Elle avala avec difficulté. « Il... il a toujours bien aimé écrire... il a toujours fait des efforts pour m'écrire régulièrement.

– Où est-il ? demandai-je doucement.

– Il habite à Stavanger. Il travaille sur une des plates-formes pétrolières dans la Mer du Nord. Je n'ai jamais compris pourquoi il ne voulait pas habiter chez moi, à la maison. Mais il a trouvé un appartement à Stavanger, et c'est là qu'il habite, quand il n'est pas... au large.

– Très bien. Et d'habitude, avec quelle régularité avez-vous de ses nouvelles ?

– Il m'écrit toujours quand il est à terre. » Elle tira un petit carnet de sous la nappe. Elle le feuilleta. « Il avait fait dix jours sur la plate-forme puis dix jours à terre, et là, ça fait... Ça devrait faire six jours maintenant, et je n'ai toujours pas de... Quand il a trois semaines de congés – quand il est trois semaines à terre – il vient souvent passer quelques jours ici, mais quand il n'a que dix jours, il reste là-bas.

– Mais il est peut-être occupé. Par autre chose, je veux dire », suggérai-je sur un ton rassurant.

Elle me regarda avec incompréhension. « Quoi donc ? »

Je haussai les épaules. « Quel âge a-t-il ?

– Vingt-huit ans.

– Eh bien... » J'écartai les bras. « Les jeunes hommes de son âge...

– Les jeunes hommes de son âge ! renâcla-t-elle. En plus, il n'est pas chez lui.

– Ah non ?

– Non. J'ai téléphoné à sa logeuse quotidiennement ces trois ou quatre derniers jours – elle dit que personne ne répond quand elle sonne à la porte. Hier... hier, je lui ai demandé si elle pouvait aller voir, si elle n'avait pas un double de la clef...

– Oui ?

– Alors, elle m’a rappelée, et... Il n’y avait personne. L’appartement était complètement vide. Elle s’est mise à me parler du loyer.

– C’est une habitude qu’ont les logeuses. Il est peut-être parti en voyage ? dis-je sur un ton léger. Les gens qui travaillent sur les plates-formes, ils gagnent plutôt bien leur vie.

– Pas sans me prévenir. Il ne l’aurait jamais fait. Pas Arne.

– Bon...

– Non... »

« Et la dernière fois qu’il vous a contactée, c’était donc... repris-je après une petite pause.

– Comme je disais, il avait fait dix jours en mer et devrait maintenant en être à son cinquième ou sixième jour de congé. La dernière fois qu’il m’a écrit, c’était juste avant de retourner au travail, alors ça en fera... quinze ou seize...

– Vous n’avez pas songé à contacter... la police ? »

Elle me lança un regard revêche. « Pourquoi pensez-vous que je vous ai téléphoné ?

– S’il apparaît qu’il a vraiment disparu – alors, ils ont beaucoup plus de moyens. Ils peuvent le retrouver en moins de deux. Moi, je ne suis que – moi.

– Mais je ne veux pas... Si jamais... s’il ne s’est rien passé de grave. Ça serait tellement embarrassant. Pour lui...

– Vous voulez donc dire... vous pensez donc qu’il pourrait être parti sans vous avoir prévenue ?

– Non ! » s’exclama-t-elle. Et puis, comme après réflexion : « Ça serait tellement surprenant de sa part... »

Je soupirai. « Savez-vous s’il... Il a peut-être une... amie ? »

Elle secoua la tête, les lèvres pincées. « Non. Il ne m’a jamais rien écrit de tel.

– Mais sa logeuse, alors ?... D’habitude, les logeuses sont au courant de ce genre de choses.

– Ça serait tellement... » commença-t-elle. Puis, elle s’interrompit et se pencha vers la table. « Ils ne parlent pas de ça à leur mère. Vous comprenez ? C’est pour ça que j’aimerais que vous fassiez un tour à Stavanger, que vous parliez avec la logeuse, ses employeurs, d’autres personnes qui le connaissent – que vous essayiez de le retrouver – pour moi...

– Votre fille, elle ne saurait rien, elle ? »

Comme par réflexe, je me tournai à moitié vers la photo qui se trouvait derrière moi, comme si je m'attendais à ce que la réponse vienne de là.

« Ma fille est morte, dit-elle d'une voix sans timbre. Elle est décédée il y a... presque huit ans.

– Ah, je suis confus... je...

– Ce n'est pas grave. On ne peut pas deviner... D'habitude, les gens ne meurent pas – si jeunes. »

Le salon sombre fut plongé dans le silence. On aurait dit que le visage de la vieille femme était sculpté dans un bout de bois nouveau. Sous sa peau se cachaient des couches d'obscurité, dans lesquelles le deuil s'était installé, à jamais.

« Ce serait... assez cher, finis-je par dire. Il faudrait certainement que j'y reste quelques jours, et j'aurai besoin d'argent pour couvrir mes frais de déplacement, de logement, de nourriture, peut-être une voiture de location, des coups de téléphone... En plus de l'honoraire journalier de base. Ça serait moins cher si vous laissiez la police...

– Je ne veux pas que la police... ! s'exclama-t-elle violemment. J'ai de l'argent, continua-t-elle sur un ton plus serein. Je n'ai pas d'autres dépenses. Vous voulez peut-être une avance ? »

Je hochai lentement la tête. « Donnez-moi juste... son adresse là-bas. »

Elle me la donna. « Et la logeuse s'appelle madame Eliassen. »

Je notai les deux informations. « Ça fait combien de temps qu'il vit là-bas ?

– Deux ou trois ans.

– Et que faisait-il avant ?

– Il a travaillé quelques années comme matelot.

– Et comment s'appelle la société qui l'emploie ? »

Elle me donna le nom d'une des compagnies pétrolières américaines qui avaient acheté une part considérable des fonds marins de la Mer du Nord et de ce qui devait se trouver dessous. « Je les ai appelés aussi, mais ils m'ont simplement dit que l'endroit où peuvent se trouver leurs employés pendant leurs congés leur est complètement égal du moment qu'ils se pointent en temps voulu.

– Je vois. Est-ce que votre interlocuteur s'était présenté ?

– Oui, mais je ne me souviens plus... c'était une femme.

– Bien, bien, je trouverai. »

Elle me regarda, suppliante. « Pensez-vous... » Sa voix se transforma en chuchotement. « Pensez-vous pouvoir m'aider ?

– Je vais essayer, répondis-je. Est-ce que vous avez une photo de lui ?

– Oui, je... Il ne voulait jamais aller chez le photographe – comme Ragnhild, mais j'en ai une ici. » Elle tira un sac de sous la table et en sortit une photo. Elle me la donna, et j'y jetai un coup d'œil. Elle ferait l'affaire. Il avait le soleil en plein visage et il plissait un peu les yeux. La lumière dessinait nettement ses traits et l'on pouvait facilement deviner son profil malgré le contre-jour. Je hochai la tête pour lui faire comprendre que je m'en contenterais.

Il faisait penser à sa sœur : le même menton fort et carré – masculin chez lui, un peu trop dominant chez elle – les mêmes sourcils fins, presque redessinés et le même nez droit et allongé. En revanche, elle avait été brune, et lui était blond comme les blés.

« Ce n'est pas difficile de voir qu'ils sont frère et sœur, dis-je.

– Non... ils ressemblent à leur père, tous les deux, répondit-elle.

– À part ça, auriez-vous quelque chose à ajouter à propos de votre fils ? Quels sont ses centres d'intérêt ? Que fait-il pendant son temps libre ? »

Son regard était désespéré. « Il est si rarement à la maison. D'abord les années où il était en mer, puis maintenant... là-bas. Il... il aime la lecture. Et il allait voir des matchs de football. Ou au cinéma. Mais ça... c'est vraiment commun, n'est-ce pas ?

– Oui, je suppose.

– Combien... combien d'argent vous faudra-t-il ? »

Je fis un rapide calcul. « Disons... deux mille, pour l'instant. Je vous donnerai évidemment un reçu en bonne et due forme quand tout sera fini. Mais il me faut vraiment...

– Il n'y a pas de problème. Auriez-vous la gentillesse d'aller dans l'entrée un instant ?

– Dans l'entrée ?

– Oui. Et je vais... » Elle me fit le signe international de l'argent qui consiste à frotter le bout de ses doigts les uns contre les autres.

Je me levai docilement et sortis dans l'entrée. Je l'entendis farfouiller dans le salon. J'entendis le tapotement de sa canne contre

le sol lorsqu'elle traversa la pièce – puis revint au canapé. Elle finit par m'ouvrir la porte : « Vous pouvez entrer maintenant. »

Je rentrai dans le salon en regardant involontairement autour de moi. Mais rien n'avait changé, si ce n'était la liasse de billets qu'elle tenait à la main.

Elle me la tendit. « Vérifiez si le compte y est, s'il vous plaît. Et puis... J'aimerais avoir un reçu.

– Bien sûr. » Je comptai les vingt billets de cent couronnes et sortis une feuille de papier et un stylo. Je m'assis à la table basse et me mis à écrire. « Votre prénom – c'est...

– Theodora », répondit-elle. Elle était toujours debout, comme si elle n'attendait qu'une chose : que je m'en aille.

J'écrivis : *Reçu de madame Theodora Samuelsen, 2000 couronnes.* Puis date et signature : *V. Veum.*

Je lui donnai le reçu et notai le montant dans mon petit carnet. Ensuite, je me levai. Je restai un moment à la contempler. Puis je finis par dire : « Je pars demain matin. J'ai quelques affaires à régler ici aujourd'hui. Mais dès que j'aurai trouvé quelque chose, je vous contacterai. »

Elle acquiesça. Son visage semblait un peu moins sombre à présent. Du moins, quelque chose s'était produit. Il y avait un espoir. J'espérai simplement qu'elle ne serait pas déçue. Il s'était probablement enfermé quelque part, avec une fille. C'est ce que font les fils de temps à autre, et ils oublient souvent d'en parler à leur mère.

Avant de partir, je lui demandai : « Il n'a rien écrit de particulier – dans sa dernière lettre ? Quelque chose qui pourrait... »

Elle secoua la tête. « Non. Juste ce qu'il écrivait d'habitude. Il... il n'écrit pas beaucoup. Le plus important, c'est qu'il m'écrive. Que je sache... qu'il va bien.

– Oui. Je vois. Ça va bien se passer, vous allez voir. Je vous tiendrai au courant – dès que j'aurai... Au revoir, merci de votre accueil.

– Merci d'être venu. »

Elle referma soigneusement la porte et je redescendis la ruelle escarpée. J'étais resté à peine une demi-heure.

Je trouvai un homme dans ma salle d'attente. Il était en train de feuilleter un de ces magazines antédiluviens pour hommes que j'avais hérités du médecin qui occupait le bureau avant moi. Il l'avait laissé ouvert sur la page dépliant de la fille du mois, et le magazine était tellement vieux que la fille portait un bas de bikini et tournait le dos au photographe. Au moment où j'entrai, il reposa le magazine et se leva. « Monsen, se présenta-t-il. Harry Monsen. Je ne sais pas si ça vous dit quelque chose. » Je hochai la tête. « Ça me dit quelque chose, en effet. » Nous nous serrâmes la main. Il était de la région d'Oslo et portait un costume gris. La coupe était élégante, urbaine. Un manteau clair en popeline était posé sur la chaise à côté de lui. Il avait une cinquantaine d'années, n'était pas particulièrement grand et ses cheveux châtons semblaient avoir été lavés tout récemment. Coupés exactement à la longueur qu'exigeait la mode, ils couvraient une partie des oreilles et tombaient joliment dans la nuque. C'était un client qui allait une fois par semaine chez son coiffeur. Sa peau était légèrement rouge, comme après un bain chaud. Il paraissait un peu excité, comme s'il était content de me rencontrer. Mais à mon avis, il pensait que ce sentiment devait plutôt être le mien.

Je devais me sentir honoré. Harry Monsen était notre seul détective privé de renommée internationale. Il était à la tête d'une grande agence de détectives privés à Oslo, la plus grande du pays. À ma connaissance, il avait huit ou neuf employés. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui avait bien pu l'amener à passer de l'autre côté des montagnes, mais je me disais qu'on n'allait pas tarder à me le faire savoir.

« Venez dans mon bureau », lui dis-je.

Il apporta une serviette carrée aux fermoirs brillants : le genre hommes d'affaires.

Je déverrouillai la porte qui menait dans le bureau même, allumai la lumière et jetai un regard rapide sur les meubles. C'était loin d'être impressionnant, mais j'y avais passé un coup de lavette moins de deux jours avant, ce qui donnait en fait un semblant

de propreté à l'ensemble. La couche de poussière sur le bureau n'attirait pas l'œil non plus. On pouvait même avoir l'impression que j'avais quelque chose à faire, de temps à autre.

« Je viens juste d'avoir un nouveau contrat. Je reviens de chez ce client », l'informai-je, pour qu'il comprenne que mon temps était limité.

Il regarda autour de lui tout en affichant l'expression de quelqu'un qui vient de goûter à de la limonade éventée. « Alors, c'est ici... que vous vous cachez ? » demanda-t-il sur un ton coincé.

– La vue est belle », dis-je, en faisant un geste du bras vers la fenêtre.

Le mont Fløyen baignait dans une brume grise, la fumée des cheminées flottait lourdement au-dessus des toits et les gens au dehors s'étaient bien couverts.

« Oui », dit-il sans enthousiasme.

J'avais comme un poids quelque part sur l'estomac. Un peu l'impression de subir une inspection. Ça ne me plaisait pas.

« Que puis-je faire pour vous ? demandai-je finalement.

– On se tutoie ? » demanda-t-il.

J'acquiesçai.

« Bien », fit-il. Il avait la serviette sur les genoux et l'ouvrit avec deux clics. « Bien », répéta-t-il.

Le nœud dans mon ventre se relâcha pour ensuite se serrer à nouveau, encore plus.

Il sortit un petit dépliant de sa sacoche et me le tendit par-dessus le bureau. « Ça, c'est nous. »

J'examinai le dépliant. Il ressemblait à une brochure de présentation pour une agence de publicité à la mode. Le papier était brillant et bordeaux, la police imposante. HARRY MONSEN S.A. – AGENCE DE DÉTECTIVES, RELIÉE À IDK, disait le titre. Plus bas dans le texte, on expliquait que IDK signifiait Internationale Kommission der Detektivverbände. Je ne lus pas tout, mais je compris que Harry Monsen – selon sa propre publicité – était à la tête d'une agence de détectives d'excellente renommée internationale, qu'il acceptait toutes sortes de missions, depuis « les problèmes conjugaux » et « les investigations personnelles » jusqu'à ce qu'il appelait « l'enquête industrielle, les ressources électroniques les plus modernes ». J'avais l'impression que je

devais peut-être me montrer impressionné, mais je me contentai de lever les yeux vers lui, dans l'expectative.

« Je ne sais pas si j'ai besoin de... commençai-je. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, telle est ma devise. »

Il me scruta. « Nous avons entendu parler de toi, Veum. À Oslo. En bien et en mal.

– Ah oui ?

– Commençons par le bien.

– Oui, pourquoi pas...

– On nous a dit que tu étais un enquêteur habile doué d'une intelligence assez développée, que tu as eu des touches heureuses de temps en temps, en particulier dans des affaires où étaient impliqués des jeunes.

– Des touches heureuses, c'est tout à fait ça. Et surtout de temps en temps.

– Oui, on nous a raconté que tu as un ton assez particulier aussi. Verbalement, je veux dire. Que ce n'est pas toujours une bonne chose.

– Tu en as déjà terminé avec les bons points, je vois.

– Non, pas tout à fait. Nous avons entendu dire que tu peux être pas mal têtue : de cet entêtement sain et positif, celui qui amène des résultats. Que tu ne laisses pas tomber. Même si ça te mène dans le rouge.

– Moi ? Dans le rouge ? Tu dois avoir des contacts au Trésor Public.

– Mais, continua-t-il en insistant lourdement, nous avons également entendu dire que tu as bien gaffé de temps à autre. Et c'est à cause de ça que nous – ou plutôt moi – je me suis posé la question suivante : Pourquoi ? La réponse est assez simple. Quand un enquêteur privé honnête et bien intentionné commet des bavures, c'est dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas parce qu'il agit seul. Qu'il n'a pas l'organisme qui peut le soutenir. Qu'il n'est pas en mesure de mettre en place une véritable enquête, bien organisée, et que tellement de temps s'écoule que les preuves sont détruites ou l'oiseau envolé.

– Tu as autant pensé... à moi ?

– Pas seulement à toi. J'ai pensé à d'autres aussi, d'autres enquêteurs privés plus ou moins honnêtes qui eux aussi agissent seuls. Tu n'es pas un cas unique, mais la plupart disparaissent

assez rapidement de la circulation. Tandis que toi... d'ailleurs, ça fait combien de temps que tu es dans le métier ? »

Je jetai un coup d'œil sur le calendrier. Au moins, c'était l'année en cours. « Cinq ans... je dirais.

– Eh bien ». Il fit un large mouvement du bras. « C'est vrai que tu as toute cette zone géographique quasiment pour toi seul, mais quand même... Ce n'est pas si mal, Veum. Pas si mal. »

Je fis un signe de tête vers sa serviette à documents. « Tu as encore d'autres choses là-dedans ? Tu n'as tout de même pas oublié ton diplôme ?

– Ça me frappe, maintenant que nous sommes en train de discuter. Ça me frappe que ton style est un peu... agressif ? Nerveux ? Je suppose que ça doit user de travailler seul. »

Je me tournai vers lui. « Pourquoi ? Je travaille seul. Ça veut dire que je n'ai de comptes à rendre à personne, sinon à moi-même. Ça veut dire que j'arrive quand je veux, que je pars quand je veux, que je réponds au téléphone quand je veux – et quand les télécoms le veulent aussi. Ça veut dire que je peux me permettre de ne pas accepter certaines affaires et de me garder une certaine estime – justement pour ça.

– Quelles affaires acceptes-tu en fait, Veum ? demanda-t-il, pensif. Autrement dit, de quoi vis-tu ? »

Je fis un grand geste des bras. « Des affaires de disparition. Je retrouve des personnes qui ont disparu. Aujourd'hui – ou il y a dix ans. Mais je les retrouve... la plupart du temps. »

Je laissai glisser un index sur le bord du bureau. « En plus, j'ai d'assez bons contacts avec quelques compagnies d'assurance dans cette ville. Des formes plus simples d'investigation personnelle comme tu dis dans ta brochure. Un autre type d'enquêtes dont ils pourraient avoir besoin – en relation avec des incendies par exemple. Tu connais tout ça aussi bien que moi. Des formes plus simples d'enquêtes industrielles pour reprendre tes mots, encore une fois...

– Comme par exemple ?

– Comme par exemple ? Eh bien. Disons qu'un fournisseur de pièces détachées pour l'équipement de plongée utilisé lors des travaux en Mer du Nord s'aperçoit qu'une partie de ses livraisons n'atteignent jamais le destinataire, et qu'un concurrent direct est tout à coup en mesure de proposer un prix nettement

inférieur à ceux qu'il appliquait auparavant. Pour ne pas impliquer la police avant d'avoir des preuves tangibles, il me contacte. Y a-t-il un lien ? me demande-t-il. Et je le trouve pour lui. Si j'ai de la chance. »

Il acquiesça, les lèvres pincées. « C'est exactement de ce genre d'affaires qu'on se débarrasse en dix fois moins de temps que toi – tant que tu travailles seul, Veum.

– Mais vous...

– Si nous devons par exemple nous introduire sur ce marché ici », m'interrompit-il. Il me regarda avec une mine décidée. Il en était arrivé à ce qu'il était venu me dire.

« Ce sont des projets concrets ? » demandai-je, plus sur la défensive que je n'aurais voulu.

Il hocha la tête, indulgent. « En fait, nous avons des projets concrets d'extension – vers le Vestland. C'est ici que ça se passe, Veum. » Il laissa son regard se balader dans la pièce, comme s'il s'agissait d'un Vestland en miniature. Si c'était ce qu'il pensait, il aurait une belle surprise quand il débarquerait au bled de Mosterhamn. « Dans la Mer du Nord, continua-t-il. Et toute cette... activité... qui est le résultat de l'extraction du pétrole. » Il abattit son poing dans une paume ouverte. « C'est ici qu'on fait des affaires, Veum ! »

Je montrai les dents. « Tu t'es trompé de ville, Monsen. Essaie Stavanger.

– Stavanger ? Stavanger appartient bientôt au passé, Veum. Tu ne lis pas les journaux ? Les pages économiques, je veux dire. Mobil arrivera en ville cette année, et d'autres suivront dans les années à venir. Les Français. Les Anglais. Et toute cette autre... activité.

– Quelle activité ?

– Le Klondyke, Veum ! Pourquoi penses-tu que les putes de luxe les plus élégantes d'Oslo, de vraies professionnelles de la plus grande classe, appétissantes comme des massepain, ont mis des contraceptifs dans la valise pour pointer leur nez vers Stavanger dès que ça a commencé à bouger là-bas ? Parce que c'était là-bas qu'on trouvait le gros pognon, c'est aussi simple que ça. Et cet argent-là leur a filé entre les doigts – et pas seulement des doigts féminins. Tu imagines, des gamins de dix-neuf, vingt ans qui n'ont jamais quitté le foyer familial ; tout à coup, ils se retrouvent

dans les rues de Stavanger avec trois semaines de congé et les poches remplies, pleines de billets de mille couronnes. Et où vont-ils les dépenser, Veum ?

– Oui, dis-moi...

– Dans les bordels, Veum, dit-il sur un ton significatif. Les bordels. On nous a déjà contactés à plusieurs reprises pour résoudre... une affaire ou deux. Mais... c'est irrationnel, Veum. C'est une mauvaise utilisation du personnel. Mes collaborateurs à Oslo... ils ne connaissent pas Stavanger. Ni Bergen. Ils ont beau avoir tout mon réseau international derrière eux, ça ne sert pas à grand-chose quand il faut se repérer dans les ruelles et les "smug"* de cette ville.

– "Smau", on appelle ça.

– "Smug" ? "Smau" ? Charmant. – Eh bien, qu'en dis-tu ? »

J'avais raté un épisode. « Ce que j'en dis. De quoi ?

– Tu ne serais pas un peu lent, Veum ? Je suis en train de te dire que mes collaborateurs ont besoin de beaucoup plus de temps, et par conséquent, plus d'argent – pour mes clients – qu'il en faudra à un gus qui connaît le coin. Et maintenant que je prévois d'étendre mon affaire en ouvrant une agence à Bergen...

– Tu as pensé... à moi ?

– N'aie pas l'air si surpris, quand même. Tu ne t'es jamais posé la question ?

– Pour être honnête, non. Elle est tellement récente dans mon esprit que je... eh bien, non.

– Mais ? » Il tourna ses paumes ouvertes vers moi comme un cuisinier italien me souhaitant la bienvenue dans son modeste restaurant, toi aimer les spaghettis, oui ? no ?

« Tu n'as pas vraiment l'embarras du choix, Veum. Ou bien tu feras partie de notre agence de Bergen, notre succursale. Ou bien nous nous trouverons quelqu'un d'autre. Nous recrutons aussi bien dans la Police que dans les sociétés de gardiennage. On rémunère bien.

– J'ai de quoi mettre du beurre dans mes épinards.

* Différence au niveau de la prononciation entre l'accent d'Oslo et celui de Bergen du mot smug qui signifie « rue étroite » en norvégien.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

– Tu pourras te permettre d’y mettre bien d’autres garnitures aussi. Penses-y. Nous te payerons un fixe ! Tu auras un nouveau bureau, plus moderne, plus aérien... »

Je contemplai la pièce. « J’aime... la vue.

– Notre organisation, Veum. Téléx. Un équipement électronique dernier cri pour... euh, enquêter. Des contacts internationaux. On peut bien avancer par téléphone. Tu épargneras tes semelles, tu... »

Je tapai l’index sur sa brochure. « On parle ici de... de problèmes conjugaux. Ça, c’est le genre d’affaires que je n’accepte pas. »

Il me fixa, bouche bée. « Mais pourquoi, nom de...

– Parce que j’aime pouvoir me regarder dans la glace le matin et que la seule chose qui me mette de mauvaise humeur, c’est mon apparence physique. Parce que... parce que, ça, ce sont des affaires que je n’accepte pas.

– Nous n’avons pas les moyens d’attacher de l’importance à ce genre de principes dans notre branche, Veum. On travaille là où est l’argent. En respectant la loi, évidemment, mais... » Il gesticula un peu sans parvenir à s’exprimer.

« Exactement. Et c’est la raison pour laquelle je préfère rester où je suis.

– Mais, l’argent, Veum !

– L’argent ne veut pas dire grand-chose pour moi.

– Ah non ?

– Non. Je suis seul, et s’il se trouvait que j’avais une... copine, c’en serait une qui puisse subvenir à ses besoins, et aux miens aussi d’ailleurs. J’ai ce qu’il me faut, Monsen. Je n’ai besoin de rien de plus. Il n’y avait que les Vikings pour emporter leurs biens dans la tombe, et je suis prêt à parier que ça ne leur servait pas à grand-chose.

– On va t’écarter du marché, Veum. Au bout d’un an. Même moins ! » s’exclama-t-il, soudain agacé.

J’écartai les bras. « Comme tu veux. Vous pouvez toujours essayer. Ce n’est pas sûr qu’on se marche sur les pieds de toute manière. Il y a suffisamment de place dans cette ville pour d’autres que moi. » C’était ce que j’espérais. Mais mon nœud à l’estomac était toujours aussi dur et toujours aussi coincé. Il refusait de se relâcher, ne serait-ce qu’un peu.

« Eh bien, dit-il dans un geste final, nous ne déciderons rien maintenant. » Il se leva. « Je te donne quinze jours, Veum. » Il regarda sa montre. Électronique, évidemment, équipée d'un appareil respiratoire et de ce genre de finesses. « Réfléchis bien – et passe-nous un coup de fil. Le contrat sera prêt à être signé. Sinon... » Il écarta les bras, attrapa le manteau en popeline d'une main, la serviette de l'autre et se dirigea vers la porte.

Je me levai derrière mon bureau.

« Au revoir, Veum, dit-il. Il faut que j'attrape le vol de trois heures.

– Bon voyage », répondis-je.

Il fit un brusque signe de tête, tourna les talons – et disparut.

Je restai un moment debout à regarder par là où il était sorti. Puis je me laissai tomber lourdement dans mon fauteuil, le fis tourner, me retrouvant face à la fenêtre sans voir quoi que ce soit.

Je ne bougeai pas d'un pouce jusqu'à ce que le téléphone se mette tout à coup à sonner.

Sa voix fut basse, claire et chaleureuse. « Salut. Comment tu vas ? Tu es occupé ? »

J'inspectai mon bureau qui était pour ainsi dire vide. Étais-je occupé ? « Je dois aller à Stavanger, répondis-je. Demain. Et toi ?

– Je... Tu seras chez toi ce soir ? » demanda-t-elle, le souffle court.

Je lui souris de mon côté du combiné. J'espérai qu'elle pourrait l'entendre sur ma voix. « Je suis toujours chez moi, quand tu me demandes d'y être, mon ange...

– Il... il a dû aller à Tromsø aujourd'hui. Il va être membre du jury d'examen là-haut. Je peux m'arranger pour trouver une baby-sitter. »

La langueur soudaine et agréable dans le corps ; le cœur qui battait plus vite. « Alors, viens, je serai là. »

Je fermai les yeux, je m'imaginai son sourire, ses yeux, ses cheveux...

« Parfait, dit-elle. Alors, je viendrai, vers huit heures, huit heures et demie, ça te va ?

– Ça me semble beaucoup trop loin », répondis-je joyeusement.

Elle partit d'un petit rire. « Il faut que j'y aille, mais... on se verra tout à l'heure. Salut.

– Salut. »

Nous attendions toujours un peu avant de raccrocher, comme si ni l'un ni l'autre ne voulait rien rater, si par hasard l'autre avait quelque chose à ajouter.

Mais nous n'ajoutâmes rien, cette fois-ci. Je reposai le combiné. Je m'aperçus que je souriais toujours, et le nœud au fond de mon ventre s'était relâché.

Quand la nuit tombe, les clowns sortent. Quand les hommes se sont confortablement installés devant leur téléviseur, c'est le moment où les clowns sortent de leur cachette, descendent votre rue d'un pas léger, montent rapidement le perron de la maison où vous habitez, passent la porte d'entrée et grimpent les marches jusqu'au premier étage. On sonne à votre porte, et quand vous ouvrez, vous voyez une clown qui attend dehors, et elle se jette dans vos bras et vous vous embrassez.

Nous nous embrassâmes, longtemps, comme si nous avions été séparés une éternité. Son corps frêle s'appuya contre moi, en sécurité, et je lui caressai les cheveux, mes mains trouvèrent ses joues et penchèrent sa tête en arrière, et vers le haut, je tins son visage entre mes mains, je la regardai longuement dans les yeux qu'elle avait sombres et brillants – et j'embrassai ses lèvres tendres avec douceur, longtemps.

Tout ce que nous faisons ensemble se passait dans une sorte d'harmonie ensorcelée. Même le geste le plus anodin, comme aller dans la cuisine et attendre près de la table que l'eau pour le thé soit chaude, l'observer prendre un pot d'épices et lire sur l'étiquette, la suivre, l'enlacer et sentir ce rire incontrôlable bouillir dans la poitrine.

« Je suis tellement bien chez toi, dit-elle lascivement. C'est mal – que ce soit si agréable... » Et un voile triste passa sur son visage, comme si elle ne croyait pas que cela pouvait durer, comme si rien de bon ne pouvait durer.

Nous apportâmes la théière, les tasses et les petits pains frais garnis d'œuf et de tomate dans le salon, et nous étions assis l'un près de l'autre dans le crépuscule, le faible crépitement de la cheminée en bruit de fond, assis dans le canapé, très près, les mains autour des tasses, ou les tasses posées sur la table et les mains sur le corps de l'autre, les doigts enlacés, un baiser léger sur la joue, la pointe d'une langue rapide dans une oreille, un faible gémissement...

Je ne voyais qu'elle. Nos soirées ensemble étaient rares, des

soirées comme celle-ci, et il fallait que je la regarde, encore, encore et encore, afin de garder son image, en moi, jusqu'à la fois suivante.

Le poulx qui battait sur le côté de son cou mince, la peau dénudée du creux de sa gorge, un cheveu qui se baladait sur sa joue, ses lèvres douces, presque roses, délicates, légèrement humides de thé chaud... Les premiers baisers, tendres.

Puis les baisers plus intenses, les baisers longs et haletants qui nous transformaient en deux comètes étourdies glissant à travers l'espace.

Les mains qui tâtonnent et trouvent des boutons, qui ouvrent des fermetures éclair, les vêtements qui sont retournés et enlevés, le poulx qui bat, qui bat, jusqu'à ce que nous nous retrouvions nus, blancs, jusqu'à ce que nous allions en dansant l'un vers l'autre comme des mouettes qui se débattent sous la tempête, et sous moi, elle déploie ses ailes, se soulève avec la force d'un paquet de mer contre mon corps, me tire les cheveux et enfonce ses ongles dans mon dos, chante mon nom dans mes oreilles et jette la tête d'un côté et de l'autre – comme transportée...

Ce n'est pas que je sois particulièrement doué au lit. Non, c'est qu'elle tient à moi. Dit-elle.

Et après, nous pouvons rester allongés, et apprendre à mieux nous connaître, trouver de nouveaux plis, sentir de nouveaux parfums, et son sexe est comme un papillon aux ailes roses, aux ailes suaves comme des pétales de fleurs, des pétales de roses... Sa peau est si blanche, si chaude et si douce. Et ses mamelons sont rougis et ils pointent même après-coup, comme si elle portait en elle une gelée – ou une langueur – éternelle.

Finalement, elle doit s'en aller, parce que les clowns n'ont jamais le droit de rester, pas toute la nuit. En se rhabillant, nos visages sont lourds de tristesse, mais la joie brille encore dans nos yeux : nous prenons notre temps pour nous préparer, et les derniers baisers sont aussi longs que les premiers.

« Fais attention à toi... à Stavanger », me chuchota-t-elle.

J'acquiesçai sans rien dire et cachai mon visage dans ses cheveux. « Je t'appellerai. »

Sa main me caressa la joue, s'arrêta autour de ma bouche et mon début de barbe rêche, et elle se leva sur la pointe des pieds pour m'embrasser légèrement sur la bouche.

« Je t'aime, Solveig, dis-je, la tête enfoncée dans ses cheveux.

– Mhmmmm », répondit-elle en souriant, les yeux tristes.

Nous sortîmes, et je l'accompagnai à travers l'obscurité de novembre. Nous marchâmes l'un à côté de l'autre sans mot dire. Elle posa son bras sous le mien, frissonnant dans la nuit. À l'angle de Nye Sandviksvei et Skuteviksveien, elle me donna un baiser furtif sur la joue avant de descendre la ruelle escarpée. Je la regardai s'éloigner et entrer chez elle.

Une fois rentré, je sentis encore son parfum dans la pièce, et sur mes mains. Je restai longtemps assis sur le canapé, les coudes sur les genoux et les mains devant la bouche et le nez, incapable de penser à autre chose qu'à elle et à ce qui venait d'avoir lieu.

Le feu dans la cheminée s'était éteint avant que je ne me lève pour faire ma valise. J'allais partir tôt le lendemain. Mais après m'être couché, j'attendis longtemps le sommeil.

Car tel est le sort du clown : se trouver seul dans un lit, dans l'obscurité de la nuit tombée ; se coucher seul, rester réveillé et rêvasser. Alors que les hommes sont en train de dormir.